

L'équipe de Liberté devant Montréal (essai de situation)

L'équipe de Liberté

Volume 5, Number 4 (28), July–August 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30242ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

L'équipe de Liberté (1963). L'équipe de Liberté devant Montréal (essai de situation). *Liberté*, 5(4), 275–296.

L'équipe de LIBERTÉ devant Montréal: (essai de situation)

Cette rencontre était prévue depuis l'idée de faire un numéro spécial sur Montréal. Elle a été, de notre avis à tous, un excellent essai d'approche collective du problème. Notre bien aimé directeur était malheureusement en Europe, et notre dévoué rédacteur en chef retenu par un travail qui... bref tout se passa dans la franche gaité des assemblées sans présidence. Pour l'histoire, cependant, il faut retenir que cette semaine-là des membres du FLQ comparaissaient devant un jury. La discussion devait obligatoirement se ressentir de cette situation.

Quant aux questions posées... je ne crois pas aux bonnes ou mauvaises questions. Je crois aux bonnes ou mauvaises réponses. Je regrette seulement d'avoir dû parfois interpréter, donc trahir.

Imaginez un matin d'été, une pièce très claire, une fenêtre ouverte sur des arbres.

Jacques FOLCH

Folch — La première question se formulerait ainsi : Le "paysage urbain" de Montréal vous satisfait-il? Qu'aimez-vous dans ce paysage? Qu'y détestez-vous?

Godbout — Avant qu'on aille plus loin, ce sont des réponses non circonstanciées que tu veux?

Folch — C'est spontané, et dis vraiment ce que tu penses.

Godbout — Eh bien, je pense que le paysage urbain, c'est une conception d'urbaniste, c'est-à-dire que comme tel, cela

n'existe pas beaucoup, à moins que l'on n'ait l'avantage de se promener en hélicoptère au-dessus de la ville... Le seul moment où tu peux parler de paysage vraiment urbain, c'est quand tu passes sur la montagne, et à ce moment-là, on a comme perspective le réservoir d'eau, et, à l'arrière-plan, les édifices. Là, tu as un paysage urbain, d'ailleurs très beau, très romantique. Mais autrement, le paysage urbain, c'est le paysage d'une rue. Il y a des rues qu'on aime, d'autres qu'on n'aime pas... et évidemment à l'intérieur de ces rues-là, ce qui est le plus fatiguant, c'est la publicité! C'est la seule chose qui, moi, m'agace... Cette accumulation d'affiches!... L'oeil est épuisé par les couleurs qui l'attirent, et ce qu'il y a de plus séduisant dans beaucoup de villes européennes, par exemple, c'est l'absence de publicité. Ou alors, une publicité tonale, qui blesse moins l'oeil...

Filiatrault — Moi, j'aime la verdure, et, à Montréal, il y a beaucoup de jardins anglais. J'aime les jardins anglais, et ce n'est pas dans les quartiers français qu'on les trouve, hélas! Je n'aime pas les rues, en général, que je trouve laides à voir, les devantures de restaurants sont mal faites, l'éclairage au néon manque de goût, les couleurs sont trop criardes, aussi bien dans la rue Ste-Catherine que sur le petit restaurant du coin.

Godbout — J'aimerais ajouter une chose, et ce sont ces néons qui m'y font penser, c'est qu'il y a Montréal le jour et Montréal la nuit, ce qui n'est pas du tout la même chose. C'est curieux comme les endroits les plus agréables (je pense à la fatigue des yeux), ça reste les quartiers riches, ces quartiers comme tu dis : pleins d'arbres et de jardins, style américain plutôt qu'anglais... Par ailleurs, Montréal la nuit (les endroits intéressants étant ceux qui sont illuminés)... à ce moment-là, l'ensemble des affiches au néon, ce mélange de couleurs (et grâce au fait qu'on ne dispose évidemment que d'un petit choix de couleurs), cet ensemble fait très nord-américain, et cela me plaît. Tenez : le boulevard Décarie, le jour, c'est un chantier dégoûtant, et le soir, cela prend une allure de fête qui est intéressante. Une fête foiraine que l'on doit faire en auto plutôt qu'à pied, mais enfin!..

Aquin — Ah, mon cher, je te défie de la faire à pied, d'ailleurs! Il n'y a même pas de trottoir après la rue Namur.

Folch — En tout cas, cela prouve à quel point ce n'est pas fait pour cela, pour la fonction d'habitation normale, qui comporte aussi, et au moins, la promenade...

Godbout — Je voudrais demander ceci à Aquin. Prenons par exemple le plus facile : Paris. On peut y marcher, bien sûr. Mais ici, à part le parc Lafontaine, quels sont les endroits où tu peux marcher?

Aquin — Bien justement, voici le problème! Je trouve cela inhumain, car si l'on veut marcher par exemple sur le boulevard Dorchester, les distances sont si énormes, les courants d'air si invraisemblables, les poussières dans les yeux... non, vraiment, c'est impossible! La Place Ville-Marie, en fait, c'est proprement inhabitable. Imaginez une terrasse de café installée là, avec des mouches dans les "drinks", la poussière, etc... Ce n'est pas tolérable pendant quinze minutes.

M. Lalonde — Pour moi, les endroits agréables dans la ville ne sont pas forcément les endroits beaux, architecturalement beaux. En vérité, ce sont ceux où je passe simplement pour le simple plaisir d'y être... La rue St-Laurent me plaît, et la rue St-Denis; le quartier St-Marc, un parc près de la rue McGregor, la montagne évidemment; la Côte des Neiges le long du cimetière; la rue Ste-Catherine dans l'est. Je n'aime pas l'ouest de cette rue. (applaudissements)

Godbout — C'est étrange! ..

Aquin — Non, moi je comprends cela, qu'elle aime l'est de Ste-Catherine! Je trouve cela sensationnel, moi, ce coin-là!

Folch — Est-ce que quelques-uns d'entre vous pourraient parler de ce côté petites rues résidentielles de l'est, avec cette fameuse question (dans le paysage urbain) des balcons, des escaliers, de ce paysage que l'on ne trouve nulle part ailleurs sur le continent?

Aquin — Moi, je trouve que c'est très beau.

M. Lalonde — Moi aussi. Je dis que toutes les rues agréables, les rues qui pour moi sont belles, où j'ai l'impression de faire partie du paysage, de m'intégrer à un contexte urbain (voire social), ce sont ces rues qui sont réputées laides depuis toujours. Les balcons, les escaliers en spirales... il y a une vie autour de ces choses-là, et aussi un côté plastique. Sous la neige, par exemple. Le jeu de la neige sur ces maisons, sur ces escaliers en spirales... Et aussi, ce sont des rues étroites, où l'on est beaucoup plus près des gens, moins isolé dans cet énorme complexe.

Ouellette — J'ai passé mon enfance au bord du fleuve, mon paysage était la rive sud. Alors, par contraste, le paysage qui

m'intéresse le plus, c'est celui que l'on voit de l'île Sainte-Hélène; celui du port et du profil de Montréal. Il est lié, pour moi, à l'eau, au fleuve. Quant au Montréal, disons plus "microscopique"... je trouve insupportable la ville nord-américaine, le jour. La nuit, j'aime la laideur des néons... Je pourrais parler aussi de l'est, et de ces balcons du quartier où j'ai été élevé...

Folch — Mais quand vous voyagez, par exemple aux Etats-Unis, et que vous revenez à Montréal, ne sentez-vous pas qu'il y a quelque chose de différent de toute l'Amérique du Nord, qui donne ce que l'on appelle en architecture un "caractère" particulier à cette ville?

Godbout — C'est de la foutaise!..

M. Lalonde — Bien, ce qui est typiquement montréalais, je crois, ce sont toutes ces vieilles rues que l'on veut faire disparaître.

Folch — Ou le chantier lui-même... .

Ouellette — (C'est ça, le chantier!)

M. Lalonde — Et aussi, ces toits normands, intégrés à ces architectures bâtardes de ranch-houses. Ça, c'est typiquement montréalais! J'ai pu constater que si l'on quitte la Nouvelle-Angleterre, on ne trouve que le "colonial", on refait même de la copie de "colonial"...

Folch — Maintenant, peut-on savoir ce que vous détestez tous profondément dans le paysage urbain de Montréal?

M. Lalonde — Ce qui m'énerve le plus : les annonces, les néons, et naturellement, bilingues! Du genre de "consult, entre parenthèses, EZ, Faust realties"!.. C'est épouvantable!

Aquin — Je veux revenir à un point. Jacques cherchait un peu le "caractère", et Michèle disait : ces rues de l'est, la rue St-Denis... Et ici, je pensais que ce qui caractérisait Montréal (c'est une sorte de seconde pensée), c'est précisément que c'est une ville en transformation, à un rythme ultra-rapide. Si je pense au Montréal que j'ai connu, et je ne me crois pourtant pas vieux... (*protestations de tous*)

Tous — Ces protestations doivent être notées soigneusement!

Aquin — ... je constate que Montréal se transforme à un rythme fantastique. Absentez-vous un an (ou même moins), et revenez : trois quartiers ont poussé, des rues ont été percées... c'est cela, cette transformation continuelle qui me paraît carac-

téristique. Une ville d'un dynamisme assez démesuré, et incohérent.

M. Lalonde — Quand je suis revenue au bout d'un an... j'ai dû demander à quelqu'un de me "re-situer" dans le centre de la ville.

Folch — Jacques, tu sembles avoir une théorie sur cette transformation.

Godbout — Bien, ce qui m'étonne, c'est que vous disiez que cela caractérise la ville! Il y a des pans entiers de New York, aussi grands que Montréal, et qui sont continuellement bouleversés...

Folch — C'est faux! Plus maintenant...

Godbout — ... et ce qui tient l'Amérique du Nord en vie en ce moment, c'est justement le courage de prendre une ville et de la détruire chaque année ou chaque deux ans. Si l'on s'arrêtait le moindrement comme en Europe, on serait cuit. Les trois-quarts de notre économie fonctionnent autour de cette incroyable construction. Et quant à Montréal autre chose qu'une ville américaine... j'ai fait les Etats-Unis et ma grande déception a été de me retrouver à Houston, Texas, comme à Montréal... Il n'y a rien de typiquement montréalais, sinon qu'on parle français. C'est la langue qu'on essaie de parler, pas les murs! Non, notre ville se transforme comme toutes les autres villes américaines... (*mouvements de protestation*)

Filiatrault — Je reviens un peu en arrière, si vous permettez. Ce que j'aime, ce sont les quartiers laids, à cause de leur vie, de la vie de leurs habitants... J'aime les balcons, ces balcons dont parlait Michèle, à cause de la femme avec un gros ventre, cette femme qui est pleine de chaleur, dans le vrai sens du mot.

Tous — A écrire textuel, n'est-ce pas?

Filiatrault — Mais à ce moment-là, est-ce que nous parlons de paysage urbain?

Tous — Non!

Folch — Justement pas! Pour paysage urbain, il faut nettement mettre de côté l'aspect social, humain...

Filiatrault — Disons qu'à partir de ce point...

Aquin — On trichait!

M. Lalonde — Mais on ne peut pas dissocier!.. Ou alors, il faudrait poser cette question à un étranger, à quelqu'un qui

arrive, et lui demander : "qu'est-ce qui vous déplaît et vous plaît, de façon purement plastique", ou objective?

Godbout — La chose qui m'étonne le plus dans ce qu'ils disent, ici, c'est que si tu poses la question à des écrivains new-yorkais, ou de Tokyo, ou de Paris, ils vont te parler d'un quartier qu'on habite et dont on sort rarement. Ici, on veut tout couvrir. Tu te sens responsable de Rosemont, de Décarie, de tout. Je me rends compte très honnêtement que je sors à peine du quartier de Côte des Neiges, sauf pour aller travailler ou aller au cinéma. Quand il m'arrive d'aller à Rosemont, c'est vraiment une découverte : des gens qui ne parlent pas de la même façon, qui ne mangent pas la même chose, qui aiment le baseball. . .

Folch — Des villes dans la ville, oui.

Godbout — La ville est en quartiers, et on ne nous l'a pas dit, on ne s'en rend plus compte.

Aquin — Il serait intéressant de discuter cela, car je ne suis pas sûr que les quartiers soient déjà si consolidés. J'ai la sensation que cela "flotte" énormément. Je voudrais en donner une preuve flagrante, et fraîche. Télé-Métropole s'installe sur la rue Maisonneuve. Pas parce qu'il était le fondateur de Montréal, non, parce que l'Arcade était à ce coin-là et s'est transformé en bureaux. Bon. Le canal 10 qui, ne l'oublions pas, est le canal de l'avenir (rires). . . c'est lui qui annoncera que la révolution a eu lieu (rires). . . et pas Radio-Canada (rires) Non, sérieusement, parlons de paysage urbain. Je dis : Radio-Canada va s'installer (avant ou après la révolution, qu'importe) sur la rue Wolfe (*interruptions confuses*). . . Voyez-vous la preuve qu'il n'y a pas de quartiers, que le centre devient excentrique? . .

Godbout — Qu'est-ce que c'est qu'un quartier, Hubert?

Aquin — C'est un "isolat". . .

Godbout — . . . est-ce que c'est un endroit où les gens peuvent acheter, marcher. . .

Aquin — C'est un "isolat autarcique", jusqu'à un certain point.

Folch — On appelle quartier, une unité de voisinage, et. . .

Aquin — C'est cela, on s'entend, un "isolat"!

Folch — Un quoi?

Aquin — Un isolat, avec un t, c'est un terme de sociologie urbaine, bon. Eh bien, Télé-Métropole par exemple, voyez le nombre de transformations qui se sont produites sur cette rue

Maisonneuve que je connais bien puisque ma grand-mère demeurait là. Maintenant, tu y trouves des boutiques de coiffure.

Godbout — C'est le bout de la rue St-Hubert!

Aquin — Mais je veux dire que le quartier, ils le créent de toutes pièces. Et Radio-Canada va ajouter à cela, grâce à son budget annuel.

Folch — Bien, c'est ce qu'on appelle une ville en transformation. . .

Aquin — Se déplacer de vingt-cinq rues, c'est cela, une transformation, et c'est pourquoi je dis : les quartiers ne sont pas consolidés.

M. Lalonde — Ils ne le seront jamais.

Folch — On pourrait peut-être alors vous poser une sorte de question généralisée, en disant : est-ce que Montréal vous paraît une ville "non-faite"?

Aquin — Non-faite! In-faite!

Folch — Et elle a cependant un caractère? Alors?

Aquin — Non, elle est in-faite, elle est indéterminée encore. . .

Folch — Si elle est indéterminée, attention, c'est grave.

Tous — (protestations)

Aquin — En processus de détermination, disons.

Godbout — Si tu veux faire un album de photos. . .

Ouellette — Disons sur la question de "détermination" que le coeur de Montréal est forcément déterminé, puisqu'il est enclavé entre la montagne et le fleuve. Mais revenons aux quartiers. Il y en a deux particulièrement intéressants pour moi: le quartier du travail et celui de l'habitation. Je crois que c'est cela pour tout le monde.

Godbout — Et le quartier de l'amour.

Ouellette — Oui. Alors, quartier de travail : pour moi le bas de la ville, la rue Notre-Dame, la Place d'Armes, les petites rues qui descendent. . . ça, c'est le quartier qui m'a le plus intéressé. J'ai beaucoup marché dans la rue Saint-Jacques, par exemple, rue Saint-Paul, rue Notre-Dame, vers la chapelle Bonsecours.

M. Lalonde — Et le Marché. . .

Ouellette — C'est le vieux Montréal.

Aquin — C'est le vieux Montréal.

Godbout — C'est d'un romantisme! . . . Combien d'entre vous combien de fois prenez-vous l'autobus dans une année?

M. Lalonde — Moi, je prends l'autobus.

Godbout — Toi, oui! Mais vous, c'est arrivé il y a longtemps on ne le prend plus, ce n'est plus la même ville. Vous êtes dans le romantisme par-dessus la tête! Tu vas au marché chercher des pommes de terre, toi?

Ouellette — Je parlais de quartier de travail où j'ai donc vécu. Maintenant, je travaille près de la rue Peel. . .

Aquin — Moi, je vais pleurer sur la statue de Nelson, parfois. . .

M. Lalonde — J'aimerais revenir à cette question des quartiers qui se détruisent, de désagrègent constamment, et après ce que disait Jacques tout à l'heure, que cela est typique de la ville américaine, que c'est nécessité par le roulement de l'économie. Je suis bien d'accord, mais je crois que ce qui est typique, chez nous, c'est une espèce de désintégration très progressive, très sournoise, à l'intérieur d'un quartier. On détruit une maison pour faire une "rallonge" à un grand édifice, ou alors une maison de rapport pour en construire une autre, plus moderne. Alors les gens qui habitaient ce quartier-là disparaissent. . .

Aquin — Ce n'est pas une désintégration?

M. Lalonde — En un sens, oui, et elle est terrible!

Folch — Etes-vous d'accord pour résumer cette partie de la question : que détestez-vous? (*mouvements divers*). Il ne s'agit pas de vanter certains quartiers de Montréal, parce que nous sommes des montréalais, il s'agit aussi de mettre en accusation. On a parlé, je crois, du "chantier", qui serait un défaut, on a parlé de la publicité, d'un tas de choses. Mais est-ce qu'il n'y a pas autre chose que vous désirez critiquer? La question serait ainsi terminée. . .

Tous — Non, non! (*arrivée d'Yves Préfontaine*)

M. Lalonde — J'aurais beaucoup de difficulté à résumer mes critiques. Mais ce que je déteste surtout, c'est ce caractère unilingue, anglais, de Montréal, ou ce caractère bilingue, ce qui pour moi est la même chose.

Aquin — Ce que je déteste, moi, c'est qu'il n'y ait pas de législation pour protéger et rationaliser une ville que j'aime. Je me sens "visé" quand la ville est "dézonée"... J'ai l'impression qu'on me dézone moi-même.

Filiatrault — Ce que je déteste, c'est l'absence d'arbres, ou

la quantité d'arbres un peu rabougris, cette impression que la ville me donne d'être un amas de ciment, de pierre et de béton.

Ouellette — Moi, la vacuité de certaines rues anglaises. La seule vie, c'est le sommeil... dès que tu vas vers l'ouest, Westmount, par exemple, c'est la tombe, le sommeil...

Godbout — Ce que vous détestez visiblement, ce sont les Anglais dans Montréal.

Ouellette — Bien, c'est cet aspect anglais de Montréal, l'aspect sommeil... l'aspect trop respectable... trop ordonné.

Godbout — Je ne déteste rien, moi, je pense que le jour où un peuple, une Nation, contrôlera la ville de Montréal, ce sera une ville plus typiquement "quelque chose", plus caractérisée. Montréal est un peu la ville-type d'un compromis, d'une confédération... Mais je ne déteste pas cela, ce que je déteste, ce sont les raisons pour lesquelles c'est ainsi.

Préfontaine — Même en république, en admettant qu'elle vienne, il y a des horreurs irréparables à Montréal... Je pense qu'il y a un lien direct entre l'aspect bâtard de Montréal, ce caractère impersonnel et anarchique (qui fait aussi par ailleurs son charme), et le caractère bilingue, biculturel, et bi-tout ce qu'on veut. Il n'y a pas de ville colonisée au monde qui soit belle, je crois.

Folch — Voulez-vous ajouter quelque chose à tout cela?

Préfontaine — Un instant, quand je dis "colonisée", j'aimerais m'expliquer. En voyant ces édifices qui poussent partout, on peut mettre en cause ces "maîtres", ces "power elites" qui peuvent se moquer éperdûment de la communauté dans laquelle ils vivent et qu'ils exploitent.

Godbout — C'est l'Amérique du Nord.

Préfontaine — Oui, mais c'est plus que cela. Il y a des villes d'Amérique du Nord qui, si elles ne sont pas pleines d'esprit, sont au moins...

Folch — Civiquement urbanisées...

Préfontaine — C'est ça, exactement!

Godbout — C'est simple, c'est que ces "power elites" dont tu parles ne sont pas au pouvoir politique ici, alors qu'ailleurs, New York, Washington, le power elite, il est aussi maire, il contrôle les deux côtés! Ici, que veux-tu, le salaire du petit Drapeau comparé à celui de ceux qui construisent les buildings, c'est ridicule! Pas de Rockefeller, ici, et qui soit élu en même temps maire.

Un Jean Lesage est élu avec l'argent des autres, pas son propre argent familial. Lesage achète parfois des trucs à crédit. Kennedy jamais.

Folch — ... et c'est toute la différence de liberté. . .

Godbout — C'est la grosse différence!

Folch — Nous avons d'autres questions à traiter, est-ce qu'Hubert pourrait nous donner le mot de la fin?

Aquin — J'aimerais ajouter une autre chose détestable : l'excroissance nordique résidentielle de Montréal. Ces quartiers qui sont condamnés à rester comme ils sont, épouvantables, parce que rien ne s'y passera, pas d'industrialisation, pas de zonage nouveau. . .

Préfontaine — Parle-donc des causes!

Aquin — Les causes? Incurie pure et simple, et surenchère de "développements". . .

Folch — Quel mot!

Godbout — Oui! . .

Aquin — ... abominables, les "Hill crest Gardens", "Pont Viau Gardens", tous ces "Gardens". . . Ce que je déteste, c'est cette expansion unifamiliale. (*applaudissements*)

Préfontaine — Je voudrais préciser (je ne suis pas avocat) que la région de Montréal est la seule au monde où la spéculation immobilière soit absolument libre.

Godbout — Incontrôlée.

Folch — C'est à peu près exact.

Préfontaine — C'est cela, sans être libre de lois, elle est incontrôlée.

Folch — Bien. Maintenant, je repose la question entière à Préfontaine qui est arrivé en retard et qui voudrait répondre. Tu as devant toi le texte de cette question?

Préfontaine — Oui, voici. Tout d'abord, j'aimerais dire que j'ai vécu pendant toute ma jeunesse parallèlement à Montréal, presque en étranger, jusqu'à ces toutes dernières années. C'est une ville que je re-découvre en ce moment, en mûrissant. D'abord, sa beauté (j'imagine que vous avez dû en parler) au point de vue architectural: c'est une ville affreuse, anarchique, encore qu'elle ait des charmes qui sont inhérents à ce qu'elle est, et aussi au fait qu'il existe une majorité énorme de Canadiens français en contact avec une population anglophone, donc un climat de tension. Et cela au niveau non pas architectural, mais humain. Je

voudrais souligner ce climat de tension qui actuellement se renforce de façon catastrophique mais heureuse en même temps.

Folch — Qu'aimes-tu dans le paysage urbain? On a parlé par exemple de l'est, des vieilles rues. . .

Préfontaine — Oui, l'est me plaît, parce qu'il donne une image de notre situation minoritaire. . . non, de majoritaires brimés. . . et de plébéiens. Ces rues à balcons, moi je les vois comme l'image actuelle, très actuelle de ce qu'est le Canada français.

Folch — Et au fond tu l'aimes et tu le détestes.

Préfontaine — Ça me fait mal! L'opposition qu'il y a entre l'est et le "square" de Westmount n'est pas la même, par exemple, qui existe entre les banlieues rouges et le XVII^e à Paris. Ici, le prolétariat de l'est. . .

Godbout — Et pourtant, Westmount compte beaucoup de Canadiens français.

Préfontaine — Maintenant! Parce que l'ouest se fait envahir, investir.

Godbout — Ce que tu décris, c'est un prolétariat de pays colonisé.

Préfontaine — Oui.

Folch — Bon, mais est-ce qu'il y a quelque chose que tu aimes vraiment, quand tu passes dans une rue, ce que j'appelle le paysage urbain? A un moment donné, lorsque tu te dis bon-dieu que c'est beau. . .

Préfontaine — Non! Montréal aurait pu, si nous, Canadiens français, avions été plus présents, être une ville superbe à cause de son emplacement. La montagne, et surtout ce fleuve. . . en avez-vous parlé?

Godbout — Oui!!!

Préfontaine — Bon. Là sont les élévateurs à grain des anglais, des américains, de nos maîtres. . .

Folch — Je pense, dans ces conditions, que tu a fait à peu près le tour de ce qu'ils ont dit avant toi. . .

Préfontaine — Autre chose : phénomène démographique intéressant, il se passe à Montréal une reconquête par les Canadiens français. Je me souviens qu'il y a peu d'années, au coin de Guy et de Ste-Catherine, quand tu parlais français, tu te faisais dévisager comme une sorte de monstre, de phénomène. . . Au coin de Guy, oui! . . Dans des restaurants comme le Britain

où je me suis presque battu parce qu'on refusait de parler français. . . Je refuse de parler l'anglais (que je connais pourtant bien) à Montréal. C'est mon droit absolu et définitif. Il y a sept ans. Il y a donc ce phénomène, cette poussée vers l'ouest de la ville, l'ouest qui est en train de tomber.

Godbout — C'est exact. On est bien d'accord.

Folch — Abordons maintenant les deux autres questions, que je pose à Filiatrault, ensemble, puisqu'il doit nous quitter. Seconde question : *Les Montréalais et les Montréalaises que vous rencontrez, au hasard de l'occasion, dans les restaurants, les bureaux, les rues. Que pensez-vous de leur physique? De leur vêtement? Quels défauts et quelles qualités leur reconnaissez-vous?*

Filiatrault — Eh bien, d'abord les montréalaises. Elles me paraissent très jolies, assez coquettes, et bien mises, quoique, souvent, le choix des couleurs soit mauvais. Quant au montréalais, (je lui accorde une moyenne d'âge de 35 ans) il a le dos rond, les épaules basses et le ventre proéminent, ce qui lui donne l'allure d'un petit commis de bureau. (*rires de tous*)

Folch — Leur comportement, au hasard de la rencontre?

Filiatrault — Dans les restaurants, ils mangent mal. (*rires*)

Aquin — Comment cela?

Filiatrault — Mauvaises manières. . . Dans les bureaux, les femmes parlent trop fort. (*rires*) Une voix trop du nez, peu féminine.

Aquin — Oh, ça, c'est merveilleux, extraordinaire! C'est vrai!

Folch — Veux-tu répondre tout de suite à la troisième question? Je la lis : *Si vous écriviez un roman, pourriez-vous envisager qu'il se déroule tout entier à Montréal? Pensez-vous que la ville contienne un réalisme valable pour nos lecteurs Canadiens? Un exotisme valable pour vos lecteurs étrangers?*

Filiatrault — Eh bien, je peux difficilement y répondre, parce que le milieu où se passent mes aventures n'a pas d'importance. C'est toujours un beau décor, même s'il est laid, mais je suis intéressé d'abord par l'homme. C'est tout.

Folch — Donc, ça ne te fait rien de ne pas avoir un cadre, celui de ta ville, que tu aimerais communiquer à tes lecteurs?

Filiatrault — Non, non! Quant à un exotisme valable pour les lecteurs étrangers, ce n'est pas chez les romanciers qu'il faut chercher à connaître un pays étranger.

Folch — Que penses-tu de l'exotisme en littérature? Un des moyens, hélas, psychologiques pour faire (je dis bien : faire) de la littérature? Voir Louis Hémon. Employé de tous temps, de tous lieux. . .

Filiatrault — Le but principal d'un ouvrage. . .

Folch — La Symphonie Pastorale, sans les montagnes, ce n'est rien. Tous les écrivains ont utilisé un cadre, un exotisme. Heureusement, la nouvelle littérature. . .

Filiatrault — Mais, dans la Symphonie Pastorale, ce ne sont pas d'abord les monts enneigés, mais la musique.

Préfontaine — Tu parles du film, là!

Filiatrault — Oh pardon!

Préfontaine — Pas de trame sonore dans le roman.

Filiatrault — Dans le roman de Gide, il y a d'abord le pasteur et l'aveugle. . . et aussi la femme du pasteur.

Folch — Que non! Dans la Condition Humaine, n'est-ce pas d'abord la Chine, aussi et beaucoup?

Filiatrault — Oui. Je ne suis pas contre l'exotisme, mais je ne vois pas. . .

Folch — Moi, oui.

Aquin — C'est difficile de répondre à cela.

Godbout — Tu essaies de faire dire à Filiatrault ce que tu veux qu'il dise?

Folch — Mais non, pas du tout! Mais pour que tout le monde soit bien sur la longueur d'onde de la question, j'aimerais dire ceci : l'exotisme, dans le roman, est-il en train de perdre sa place privilégiée, pour qu'autre chose prenne sa place?

Godbout — Like hell, oui! Tu es tombé sur la tête, mon cher? La modification, ça se passe. . .

Aquin — . . . Dans un train qui va à Rome! Et c'est très important! Ma qué, mon vieux, si ça n'allait pas à Rome. . .

Filiatrault — Comprenez-moi bien, j'ai écrit "L'Argent est odeur de nuit", je voulais un ouvrier, je l'ai fait éclusier. J'ai besoin d'une écluse, je choisis une écluse que je connais, un canal, je le décris du mieux que je peux. Mais ce n'est pas pour faire exotique, ce n'est pas le lieu, c'est l'homme que je veux montrer.

Folch — Bien, merci.

(départ de *Filiatrault*)

Folch — Reprenons. Question numéro deux, sur les mont-réalais?

Aquin — Eh bien moi, j'endosse de façon assez générale ce qu'a dit Filiatrault. Je suis frappé par les montréalaises que je trouve bien habillées, mais coiffées d'une façon un peu démesurée, ce qui doit coûter une fortune. De la teinture, à mort. . . Dans les quartiers à forte concentration de femmes, où sont les bureaux, c'est frappant. De 18 à 25 ans, elles ont le flair de la mode, elles ne se trompent pas.

Godbout — —Qu'en penses-tu, toi, Jacques?

Folch — Je crois que les jeunes filles et les femmes sont réellement très belles, et bien habillées. Mais le drame, à partir d'un certain âge, le problème est, je crois, le vêtement, le chapeau et l'allure physique. Surtout le chapeau. Il est ridicule d'aller au théâtre, par exemple, avec des étrangers, et qui, pendant l'entr'acte, se marrent, se marrent de voir les chapeaux qu'il peut y avoir là-dedans. . .

Godbout — Ce que tu n'as jamais compris, c'est qu'on porte des chapeaux parce que ça fait bien! Parce que les Anglais après cinq heures portent des chapeaux et les bourgeoises ont voulu imiter les Anglaises riches, c'est tout.

Folch — Mais c'est à vous de parler...

Aquin — Je veux parler des hommes, maintenant. Ce qui me frappe chez eux, c'est qu'ils sont habillés comme leurs modèles anglais. Beaucoup de Canadiens français prennent des allures d'anglais, La Gazette sous le bras, et il faut les entendre dire: "Ey, câlce," pour mesurer à quel point ils sont Canadiens français. Le vêtement est strictement anglais-américain.

Godbout — Sommes-nous des colonisés du vêtement?

Aquin — Pas de doute, il y a une identification au modèle anglais qui se fait par le vêtement.

Folch — Et pas américain?

Aquin — C'est-à-dire: anglais passant par New-York. C'est une colonisation au second degré. Les pantalons se relâchent, la coupe tombe à zéro... c'est le style new-yorkais-anglais.

Folch — Bon, parlons des défauts et qualités que vous leur reconnaissez, autres que d'aspect visuel.

Aquin — Moi, ce que je reconnais en ce moment, c'est cette découverte continue intellectuelle. Des gens qui n'ont pas eu de formation, qui ont 18 ou 20 ans, et qui ont un langage de

plus en plus consistant, un vocabulaire... Je n'en reviens pas! C'est réjouissant... et même des manières raffinées, dans la jeunesse, et toute question de classe mise à part.

Folch — Nous espérons, Michèle, que tu vas nous parler des montréalais. Nous l'espérons tous.

M. Lalonde — Parfaitement d'accord avec Hubert, le terme qui définirait le mieux le montréalais serait pour moi le terme anglais "non descript". Uniformité de l'apparence, sauf pour certains individus que l'on identifie vite comme appartenant à certains milieux artistiques et qui, eux, n'ont pas l'apparence de montréalais véritables, mais celle d'étrangers. Là aussi, il y a un excès d'élégance qui pour moi est empruntée...

Aquin — Mais le français s'habille à l'italienne! Est-ce que tu sens l'emprunt à ce point-là?

M. Lalonde — Oui. Systématiquement! (*rires*)

Folch — Au point de vue humain?... discussions, opinions, structures mentales?

M. Lalonde — Le montréalais, par opposition à l'américain, est moins enclin à la conversation spontanée.

Folch — Est-ce que si quelqu'un, par exemple, t'aborde dans une rue de Paris, ou de Boston, ou de Montréal, il y a une différence, une façon différente...

Aquin — ...d'abordage!.. (*rires*)

M. Lalonde — A Montréal, disons, c'est sans subtilité (*rires*). Mais surtout, on sent qu'on ne s'attend pas à provoquer une véritable rencontre. C'est un commentaire que l'on fait. Je connais Paris et Rome et on sent que c'est fait avec l'idée qu'il peut en résulter une rencontre. Mais alors c'est peut-être aussi beaucoup plus agaçant... Cependant les hommes me paraissent d'un niveau plus socialement évolué, dans leurs rapports avec une rencontre.

Préfontaine — Tu ne trouves pas cela charmant, toi, de t'entendre dire: "Hey toi, bébé, j'te f'rais pas mal?" (*rires*)

Folch — C'est l'équivalent du "quiebro" espagnol, cette phrase toujours drôle et un peu vulgaire, ou du mot du titi parisien, et à ce moment-là je trouve qu'il y a bien un "caractère" particulier montréalais...

M. Lalonde — Il y a beaucoup d'humour, c'est vrai, et de taquinerie.

Préfontaine — J'aimerais dire quelque chose sur cette question-là. Les femmes de Montréal, pour moi, sont les seules femmes d'Amérique du Nord présentables.

M. Lalonde — Tu exagères!

Folch — Je suis entièrement d'accord!

Préfontaine — N'oubliez pas que les femmes intéressantes, à New-York, sont des étrangères.

Aquin — Mais la belle américaine?

M. Lalonde — L'homme américain est plus beau que la femme...

Préfontaine — C'est la jument...

Aquin — Le matriarcat...

(Longue discussion impossible à transcrire)

Préfontaine — Je voudrais préciser. Quand je pense à l'américaine, je ne dis pas qu'elle n'est pas belle, mais elle me donne l'impression d'être bien nourrie, assez chevaline... alors que la montréalaise a une sorte de "pep", de chien, que l'américaine ne possède absolument pas... Je veux dire aussi qu'il y a un niveau d'agressivité dans les relations hommes-femmes à Paris, qui ne me plaît pas, à moi nord-américain francophone.

(interruptions nombreuses et rires)

— Il y a ce côté contradictoire, chez nous, qui fait qu'on est nord-américain, et qu'on ne l'est pas. Ce côté nord-américain chez moi c'est le côté simple, cette absence d'agressivité dans les relations hommes-femmes (ce qui est possible avec la montréalaise)... Je l'adore pour cela. Quant à l'homme, je n'ai pas grand chose à ajouter à ce qui a été dit, sinon que ce caractère d'emprunt dont on l'a gratifié me paraît assez gratuit. Tout le monde emprunte une mode! Le vêtement est international! On pourrait même emprunter à la mode russe, ce qui me plairait dans notre climat...

Tous — Les bottes, les fourrures, la chemise russe...

Ouellette — Ce qui me frappe chez la Montréalaise, c'est qu'elle paraît beaucoup plus fraîche de teint que la New-yorkaise qui, elle, semble en déclin. C'est l'aspect physique. Au point de vue vestimentaire, je vois deux types de femmes à Montréal. Celle que j'appelle la bourgeoise, a une coiffure impossible à dix heures du matin, (on se demande comment elle fait) un manque total de simplicité (et c'est ce qui me frappe). Et l'autre extrême, l'intellectuelle ou l'étudiante qui, sous le

masque de l'affranchie, tombe dans l'excès opposé d'un manque de personnalité, (et aussi de simplicité) d'ailleurs aussi désagréable que l'autre.

M. Lalonde — Oui, un emprunt là aussi.

Ouellette — Un emprunt européen, oui, peut-être plus sain que l'emprunt américain, mais...

M. Lalonde — Les coiffures super-chargées!..

Préfontaine — Le "spray" là-dedans!..

M. Lalonde — Les choses qui n'ont pas leur raison d'être ici en hiver, surtout.

Préfontaine — Une incidence, ici. Il m'apparaît extrêmement sympathique (si je pense au problème de Montréal en fonction du problème global de la communauté québécoise), que la femme de Montréal, y compris l'estudiantine, lise de plus en plus les revues de femmes françaises. C'est une question d'appétit. Elles pourraient lire Vogue, seulement!..

Aquin — Question aussi de distribution.

M. Lalonde — Mais y aurait-il une constante psychologique, chez la montréalaise, un trait de personnalité...

Préfontaine — Commun?

M. Lalonde — Oui.

Aquin — L'ensemble!

Préfontaine — Bien, je n'essayais pas de faire une dichotomie selon les sexes, je pensais par exemple à cette admirable défilé qu'on peut voir entre midi et deux heures au coin de Peel...

M. Lalonde — Pourrais-je ajouter que le montréalais est galant, même très galant? C'est tellement vrai que nos amies américaines remarquaient la chose...

Ouellette — Pour ma part, je terminerai en disant que la femme de la rue me semble avoir plus de vie intérieure, plus d'aspirations que l'Américaine, plus de rêve que la New-yorkaise qui est une vieille, qui a tout vu.

Folch — La Canadienne française est féminine avant tout, non?

Ouellette — Oui, mais la femme américaine est un tyran, sans aucun doute.

Préfontaine — J'aimerais ajouter la communication au niveau du regard (une chose qui me préoccupe beaucoup) cette sorte de "swing" au niveau du regard que l'on trouve à Montréal et en Europe.

Folch — Le mot de la fin, Jacques?

Godbout — Admirez ma patience, car depuis tout à l'heure je fulmine! Vous êtes des gens que j'aime beaucoup, mais vous m'écoeurez! Je pense qu'il n'y a pas moyen de juger du mont-réalais ou du new-yorkais. Je pense que vous prenez un nombre d'individus comme "bloc", ce n'est pas possible! Le jugement que tu portes sur le vêtement de ton voisin est un jugement d'homme plus ou moins cultivé, disons d'homme qui sait. Et tu te mets à juger des gens comme les catholiques, en disant celui-ci est moral et celui-ci immoral! C'est la question elle-même qui est écoeurante!

Aquin — Mais non!

Préfontaine — On peut parler de la chose comme des sociologues c'est peut-être un début de déformation professionnelle, mais...

Godbout — C'est justement une déformation!

Préfontaine — Mais enfin un anthropologue a écrit une étude du vêtement à travers les âges, et...

Godbout — A ce niveau l'anthropologie est une nouvelle mythologie, comme Planète, comme Que sais-je! (*protestations variées*). Les sociologues sont charmants, et sans eux les magazines comme *Elle* ne pourraient pas vivre, mais ce sont des cons!

Préfontaine — Oh, écoute!..

Folch — Hubert Aquin voudrait parler.

Aquin — Je veux dire qu'il n'était pas question de porter un jugement de valeur sur des gens que nous essayons d'analyser!..

Ouellette — En effet! Il ne s'agit pas de porter un jugement de valeur.

Aquin — ...au travers de normes qui peuvent être étroites. Mais chose certaine, d'après moi, c'est une expérience de cognition et non pas de morale!

Préfontaine — De reconnaissance! Je voudrais dire que Jacques est en dehors du coup parce qu'on n'a pas essayé de porter de jugement de valeur sur la communauté montréalaise! Il y a moyen d'établir une approche sociologique du problème. Et quand je parle d'un détail, je n'abstrais jamais le problème global des Canadiens français!

Godbout — Alors c'est mythique!

Ouellette — On est frappé par les rencontres, comme on est frappé par l'architecture d'une ville...

Aquin — Tu as raison de parler de cela comme d'une architecture. Selon moi les apparences ne sont pas trompeuses, elles signifient! Le problème n'est pas de savoir si elles sont bonnes ou mauvaises. Elles sont significatives.

M. Lalonde — J'aimerais poser la question à l'envers. Lorsque vous passez dans la rue, reconnaissez-vous le Canadien français? Et comment?

Préfontaine — Oui!

Aquin — Je ne me trompe jamais!

Ouellette — Moi, souvent!

M. Lalonde — Parce qu'il parle?

Aquin — Non non, je suis prêt à faire l'expérience!..

Préfontaine — On peut faire une courbe statistique, c'est sûr.

M. Lalonde — C'est le visage.

Aquin — Il y a la démarche.

Préfontaine — Je connais un Français qui, venu l'an dernier, reconnaissait pile les Canadiens français. C'est indéfinissable. On peut partir d'un relativisme absolu et dire qu'il est impossible d'établir un type général. Mais si tu veux tenter de définir une communauté, il n'y a pas d'autre moyen que de faire des généralisations.

Folch — Troisième question, Hubert Aquin?

Aquin — Je ne me sens pas habilité à répondre. Si j'étais écrivain, le milieu de Montréal ne me poserait pas de problème. C'est un problème littéraire, il est global, c'est l'exotisme en littérature! C'est tout.

Préfontaine — Je surenchéris! Je pense que Montréal est une ville globale, intéressante, suffisante pour y situer un roman. C'est même (si l'on peut parler de devoir de l'écrivain) une sorte de devoir pour les romanciers que d'exprimer Montréal, ville fascinante.

Aquin — Mais sans se forcer.

Godbout — Le coup du devoir...

Préfontaine — Non, tu me comprends bien. Je pense que ce sera fait, tout simplement, nécessairement. L'explosion actuelle...

Tous — Les explosions...

Préfontaine — Oui. Les écrivains traduiront Montréal.

Folch — C'est déjà fait...

M. Lalonde — Pour moi, je ne me pose pas non plus le problème en termes d'exotisme ou de réalisme. Je crois qu'il y aurait lieu d'écrire sur la difficulté de vivre à Montréal, les divisions... bref sur le fait de vivre dans une ville qui ne nous exprime pas. Cette condition bilingue équivoque, c'est là le problème.

Ouellette — Je pense qu'on peut écrire tous les types de roman à Montréal, et je pense au roman que j'écrirais dans tel ou tel quartier. Par exemple, à Hampstead, j'écrirais *le Château* de Kafka. Le roman du sommeil. Dans Maisonneuve, *le Voyage au Bout de la Nuit*. Rues fourmillantes, balcons, voisinage, quartier vivant. Il y a le roman de l'objet, qu'on pourrait écrire Place Ville-Marie. Hors de ces quartiers, pas de cadre extérieur possible, c'est l'uniformité.

Tous — C'est bon, ça!

Folch — Laissez-vous Godbout avoir le mot de la fin là-dessus?

Godbout — Evidemment, la seule façon de régler le problème du réalisme à Montréal c'est de le faire. Je ne l'ai pas réglé, alors... Non, je pense, au sujet de cet exotisme, que tu ne peux plus, aujourd'hui, considérer une ville exotique qu'à deux conditions. Soit que ce soit une ville tout à fait inconnue, découverte au fond de l'Australie et qui devient exotique. Ou alors une ville mythifiée, extrêmement connue, comme New-York ou Paris, devenues des villes exotiques.

Folch — On est au niveau du mythe.

Godbout — Oui, c'est ça. On est dans une ville nord-américaine, mais non encore mythifiée, et il faut la mythifier autant au niveau du poème, du roman, du cinéma, de la télévision, ce qui va se faire avec le temps et les outils. Je pense à St-Henri qui déjà se mythifie.

M. Lalonde — Je pense que c'est plus facile pour l'écrivain d'écrire sur une ville étrangère, où l'on voit davantage. L'expression "des yeux pour voir" est bonne. Nous devenons insensibilisés à la ville, à ses couleurs, à ces petites choses de la vie quotidienne. Il faut que l'écrivain se re-définisse, qu'il prenne

conscience du fait qu'il est étranger dans cette ville qui ne nous exprime pas...

Préfontaine — Il me paraît symptomatique justement que Montréal n'ait pas été (encore) mythifiée. Que jamais un écrivain n'ait pu exprimer sa ville. Même ce drame-là, notre état de "colonisés entre guillemets" avec toutes les nuances qui s'imposent, aurait dû normalement... Pensez aux écrivains malgaches, à Césaire aussi, qui a exprimé le fait d'être colonisé, alors que chez nous, c'est tellement subtil notre état, c'est tellement difficile, qu'on dirait que personne n'a eu le courage d'assumer cela...

M. Lalonde — C'est cela, exactement, et aujourd'hui cette condition éclate (*applaudissements*).

Aquin — Mais je dis (petite réserve) ça a été mythifié, et par les anglais, McLennan, et d'autres...

Préfontaine — Je parlais de nous, bien sûr.

Aquin — C'est le "Montréalisme" des anglais, comme "l'algerianisme" de Gide qui disait "oh, les beaux petits arabes"...

Godbout — J'aimerais moi aussi ajouter ici une chose. Tout cela commence au niveau de l'enfance, lorsqu'on vous apprend une société, un état, un comté, bref une société civile comme la ville de Montréal, et que l'on vous explique le fonctionnement, le maire, tout le système... alors vous avez plus de chances de découvrir cette ville-là. Ce que font les anglais à l'école. A nous, on nous explique un système religieux, désincarné. La cité qu'on nous explique est la cité romaine. C'est bien normal qu'on mette ensuite dix ans à découvrir comment la nôtre fonctionne.

Aquin — C'est celle des anglais, elle leur appartient.

Godbout — Parce qu'ils s'en sont emparé! Le "community center", nous, on n'en a pas. On a des ligues de bowling. L'intégration dans une cité politique réelle, on commence à peine.

Folch — Le seul qui n'ait pas réagi parce qu'il a énormément de discipline étant Ouellette, je lui passe la parole.

Ouellette — Le Montréal des années 30...

Préfontaine — Oh excusez! Il y a quand même un écrivain français qui a écrit des choses formidables sur Montréal, Marie Lefranc, il y a des choses...

Tous — D'accord.

Ouellette — Un écrivain canadien-français a "mythifié" le Montréal des années 30, celui de la première génération urbaine, de la crise, c'est Albert Laberge. Et l'impression qu'on en a, c'est celle d'une catastrophe. Un milieu atroce et triste de colonisés. C'est terrible.

Godbout — Au moins un gars qui connaît son histoire!

M. Lalonde — J'aimerais dire ceci, en guise de conclusion. Ce qui exalte une ville, ou ce qui la mythifie, c'est ce qui s'y passe. Quand on a affaire à une collectivité dont tout le drame est refoulé (soit délibérément soit par endoctrinement), cette ville devient le cadre d'un drame qui ne se joue pas. A partir du moment où un drame se joue, alors on reconnaît les lieux, on identifie.

Préfontaine — A partir des événements actuels, à partir de cette catalyse nationale actuelle, je pense qu'on peut, qu'il faut réinventer la ville.

M. Lalonde — C'est une ville qui attend.

Montréal, le 15 juin 1963.